



Voici mon plan : Vous fondez un journal. — Page 70, col. 2.

— J'ai la mort pour refuge...
— Oh ! je vois la mort avec moins de résignation que vous, Aïssa, parce que j'en suis plus près.

— Je vous jure que je vous sauverai.
— Sur quoi me jurez-vous ?
— Sur ma vie... D'ailleurs, vous vous abusez, je vous le répète, Mothril, sur l'influence que peut avoir Agénor. Le roi l'aime ; il est bon serviteur du connétable ; on lui a confié une importante mission, vous savez... à Soria.

— Oui, et vous le savez aussi, Aïssa, à ce qu'il parait, dit le More avec un regard chargé d'une sombre jalousie.

Aïssa rougit de pudeur et de crainte, se rappelant que Soria pour elle était un nom d'amour et d'ineffables délices.

Puis elle reprit :

— Mon chevalier nous sauvera donc tous deux. Je lui ferai, s'il le faut, cette condition...

— Écoutez-moi donc, enfant, s'écria le More impatient de voir cette obstination amoureuse embarrasser chaque pas de la route où il voulait se précipiter, Agénor est si peu capable de nous sauver nous-mêmes, qu'il est venu ici tout à l'heure.

— Il est venu ! dit Aïssa... ici ! vous ne m'avez pas avertie !...

— Pour éveiller tous les yeux sur votre amour?... Vous oubliez votre dignité, jeune fille ! Il est venu, dis-je, me supplier de trouver un moyen de vous soustraire aux outrages des chrétiens. A ce prix il me promettait de me défendre.

— Des outrages ! à moi ! à moi, qui me ferai chrétienne !

Mothril poussa un cri de rage aussitôt réprimé par l'impérieuse nécessité.

— Comment ferai-je ? continua Mothril ; conseillez-moi : le temps presse. Ce soir, la place est livrée aux chrétiens ; ce soir, je serai mort, et vous appartenez comme une part de butin aux chefs des infidèles.

— Qu'a donc dit Agénor, enfin ?

— Il a proposé un moyen terrible, qui vous prouvera combien le danger est grand.

— Un moyen de salut ?

— Un moyen d'évasion.

— Dites.

— Regardez par cette fenêtre. Vous voyez que de ce côté le roc de Montiel est taillé à pic, impraticable, et descend au fond du ravin de telle façon que la surveillance sur ce point serait superflue, car les oiseaux seuls en volant ou les couleuvres en rampant peuvent descendre ou monter le long des roches. D'ailleurs, depuis qu'ils ne guettent plus don Pedro, les Français ont totalement abandonné ce point.

Aïssa plongeait son regard avec effroi dans le gouffre déjà teint de noir par les approches de la nuit.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien ! le Franc m'a conseillé d'attacher une corde aux barreaux de cette grille, de la laisser pendre dans le ravin... comme nous voulions le faire pour don Pedro, et comme il l'eût fait sans le besoin qu'il avait de trouver en bas un cheval ; il m'a conseillé de m'attacher, avec vous dans mes bras, aux nœuds de cette corde, et de gagner le ravin, tandis que l'armée des chrétiens serait occupée aux portes du château à relever la garnison, qui défilera sans armes vers huit heures du soir.

Aïssa, l'œil en feu, les lèvres frémissantes, écouta le More, et alla une seconde fois regarder l'abîme béant.

— C'est lui qui a donné ce conseil ? dit-elle.

— Quand vous serez descendus, a-t-il ajouté, continua Mothril, vous me trouverez vous attendant ; je vous faciliterai les moyens de fuir...

— Quoi ! il nous abandonnera ! il me laissera seule avec vous !...

Mothril pâlit.

— Non pas, dit-il. Voyez-vous les trois chevaux qui broutent les jaras et les madronios sur l'autre versant du ravin ?

— Oui, oui, je les vois.

— Le Franc a déjà tenu la moitié de sa promesse. Il a envoyé ses chevaux pour nous attendre... Comptez-les, Aïssa.

— Il y en a trois.

— Combien fuirons-nous donc alors ?

— Oh ! oui, oui, s'écria-t-elle, vous ; moi, lui !... Oh ! Mothril ! oh ! pour fuir avec lui ! j'irais dans un gouffre de flammes... Nous partirons.

— Vous n'aurez pas d'effroi ?

— Puisqu'il m'attend !

— Tenez-vous donc prête alors sitôt que les tambours et les trompettes annonceront le mouvement de la garnison...

— La corde ?...

— La voici... Elle supporterait un poids trois fois plus fort que le nôtre ; et quant à sa longueur, je l'ai mesurée en laissant tomber une balle de plomb au bout d'un fil dans le ravin. Vous serez courageuse et forte, Aïssa ?

— Comme si j'allais à la fête de mes noces avec mon chevalier, répondit la jeune fille ivre de joie.

ALEXANDRE DUMAS.

La fin au prochain numéro.

UN HOMME SÉRIEUX

PAR CHARLES DE BERNARD.

En arrivant dans sa ville natale, la première occupation de Prosper, après le ravitaillement sa garde-robe, fut donc la régénération du *Patrolote Douaisien* ; toutefois il jugea inutile de communiquer son projet aux parties intéressées. Un jour que le conseiller était à la campagne et que Dornier, après avoir arrêté la composition du prochain numéro, se reposait sur le prote pour la mise en pages, l'étudiant porta à l'imprimerie un factum élaboré par lui dans le plus profond secret. Tout ce qui venait de chez M. Chevassu